

# Histoire Orale de la Production des Connaissances dans les pays du Maghreb

**2025-2026**

**Interview réalisée par Habib Ayeb**

**Mouldi LAHMAR**

*Mouldi LAHMAR est sociologue. Après avoir enseigné la sociologie à la Faculté des Sciences humaines et sociales de Tunis, département de Sociologie, il a rejoint le Doha Institute for Graduate Studies, Département de Sociologie et d'Anthropologie, en tant que professeur de sociologie. Détenteur d'un doctorat de sociologie rurale de l'EHESS à Paris. A Doha, Mouldi LAHMAR a été aussi le Rédacteur en chef de la revue Omran de sociologie et d'anthropologie publiée par The Arab Center for Research and Policy Studies (ACRPS)*

**Habib**

**On est le 27 novembre 2025 pour le programme de recherche “Histoire orale de la production des connaissances” et j'ai le plaisir de rencontrer un ami, mais aussi un producteur de connaissances, Mouldi Lahmar. Je ne vais pas le présenter moi-même parce qu'il n'en a pas besoin, mais je vais quand même lui demander de se présenter. Mouldi Lahmar, les jeunes et les moins jeunes en Tunisie le connaissent d'abord à travers un livre que tout le monde connaît “Du mouton à l'olivier”. Mais il a fait beaucoup plus que ça. Ça, ça a été le début en quelque sorte. Merci Mouldi de nous recevoir, c'est un grand plaisir pour moi de prendre ce temps de discuter avec toi.**

Mouldi

Pour moi aussi c'est un grand plaisir.

**Habib**

**Mouldi, je commence toujours de la même manière. Je te donne la parole pour te présenter comme tu le souhaites.**

Mouldi

Je suis Mouldi Lahmar, sociologue. Brièvement, j'ai fait mes études de primaire dans mon petit village, puis j'ai fait mes études à Tunis, puis à Paris à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, où j'ai soutenu ma thèse sur le passage d'une société bédouine à une société disons fellah. Je l'ai appelée “fellah” parce que j'avais un problème avec “paysan”, mais disons grosso modo paysanne. Et puis je suis allé à l'université où j'ai enseigné

pendant 25 ans. J'ai aussi enseigné en Libye pendant trois ans. En 2015 je suis allé au Qatar où j'ai enseigné pendant 9 ans. Et donc voilà, j'ai publié un certain nombre de livres et d'articles. Peut-être qu'on en parlera tout à l'heure.

**Habib**

**Bien sûr, on va y revenir dans les détails. Tes productions ne sont pas discrètes, tu es dans le débat. Tu es dans le débat en permanence et je pense que ça, c'est important. On va y revenir dans le détail, mais je voudrais revenir un peu aux premières années. Je vois le portrait de ta maman, Hana. Et ma question c'est qui étaient tes parents ? Est-ce que tu peux nous dire ce qu'ils faisaient ? C'est où déjà ? Tu es né à el-Hencha ?**

**Mouldi**

Oui, mais en retrait. Quand je suis né, el-Hencha n'existait pas. C'était juste un souk rural avec le bureau du Cheikh et quelques petites maisonnettes plus quelques boutiques, c'est tout. Maintenant, c'est devenu une petite ville naissante. Alors, mon père, si vous voulez, n'était ni paysan, ni agriculteur. Il était, disons, un fellah relativement aisé selon les normes locales, c'est-à-dire qu'il ne travaillait chez personne, il travaillait dans son exploitation, donc il se suffisait, il arrivait à produire ce dont il avait besoin. Et donc, il était heureux.

Et moi, je peux dire que j'ai passé une enfance heureuse, mais selon une autre logique. J'ai passé mon enfance à peu près libre, c'est-à-dire que je courais à travers les champs. On avait une grande maison avec une grande enceinte où il n'y avait pas de portes qui ferment. Il y avait donc une continuité entre l'enceinte de la maison et les champs. Et j'avais beaucoup de cousins et de cousines et des amis aussi. On passait beaucoup de temps à jouer. J'ai joué beaucoup dans mon enfance. L'école était marginale par rapport au temps qu'on passait à jouer. En première année, deuxième année et troisième année, c'était seulement trois heures, je pense, d'étude. On laissait nos affaires là-bas et on revenait juste avec le livre scolaire et l'ardoise. C'est tout, tout le reste, on le laissait à l'école. Et dès qu'on sortait de l'école, on était déjà dans les champs, à travers les champs. Et je vais vous raconter quelque chose sur cette école. C'est une histoire tout à fait édifiante pour ce qui se passe aujourd'hui. Mon cousin était quelqu'un de relativement riche.

En l'année 1953 ou 54, il a eu une très bonne récolte d'olive. Alors, des gens qu'il connaissait, qui venaient de Sfax, des commerçants, lui ont proposé de construire une huilerie. Mais il a dit une phrase qui reste jusqu'à maintenant, qui résonne jusqu'à maintenant : "Si je construis une huilerie, quelle est l'avenir de ces enfants que je vois partout ? Je vais construire une école !" et il a construit une école sur un hectare. Il a construit trois salles de classe, une citerne souterraine pour récupérer l'eau de pluie, une cantine, un bureau pour le directeur et les instituteurs, des logements pour les instituteurs, et pour le directeur il a imaginé qu'il ne pourrait être que marié, donc il l'a isolé et il lui a construit une bâtisse où il y avait deux chambres et une cuisine. Il a aussi laissé de la place pour que si jamais l'école s'agrandissait, on puisse construire d'autres salles. Et c'est de cette école que sont sortis des médecins, des ministres, des spécialistes même en astrophysique, etc. Ma femme était élève aussi dans cette école et elle est biologiste, immunologiste, et c'était bien. Les instituteurs qui venaient là-bas n'avaient pas le bac à l'époque. Moi je suis né fin 56, donc je suis entré à l'école en 62 ou 63, j'ai oublié, on faisait avec, et ils faisaient avec. Et c'était très bien. Par exemple, Mohammed Ben Salem, qui

était devenu après 2011 ministre de l'enseignement supérieur, était un élève de cette école. Quand j'étais en première année il était en sixième année et il venait à dos d'âne à l'école, parce qu'il habitait à 8-9 kilomètres de l'école. Il attachait son âne à un amandier qui était le nôtre, parce que mon père avait une parcelle contigüe à cette école.

Dans cette parcelle il y avait des oliviers et des amandiers. Et il y avait aussi un puits, mon père faisait de la culture maraîchère. Alors, mon père offrait aux instituteurs tout ce dont ils avaient besoin, gratis, ça aurait été une honte s'il les faisait payer, les carottes, les tomates, le navet le persil, et d'autres légumes, même les amandes, tout était gratuit. Donc les instituteurs n'allaient pas chercher des légumes au marché, c'était gratuit pendant des années, je ne sais pas moi, 20 ans, quelque chose comme ça. Et quand il pleuvait en hiver, parfois Mohamed Ben Salem, celui qui est devenu ministre, ne pouvait pas rentrer chez lui parce qu'il y avait une sorte d'oued entre nous et là où il habitait alors, il ne rentrait pas et restait le plus souvent chez mon oncle.

**Habib**

**Quand il est devenu ministre, tu n'es pas allé avec ton âne ?**

Mouldi

Je ne suis pas allé le voir. Mais un jour, il était venu à la faculté, j'étais assis à la première place et tout le temps il me regardait comme ça. Au moins 30 ans qu'on ne s'était pas vus, ou 40 ans. Il me regardait comme s'il essayait de se rappeler de quelqu'un. Dès que la séance a été finie, il a couru, et il m'a dit, c'est toi ? Je lui ai répondu, oui, c'est moi. Alors, on a rigolé beaucoup, on était amis, mais chacun a sa façon de voir les choses.

**Habib**

**Il avait fait quoi comme formation, lui ? Il était quoi ?**

Mouldi

Matheux. Un bon mathématicien. Il a fait première année, troisième année, cinquième année, sixième année, mais il était rentré à l'école tard, peut-être à 8-9 ans.

**Habib**

**Tu es passé par l'école coranique ?**

Mouldi

Non.

**Habib**

**Ton père était conservateur, religieux ?**

Mouldi

Il n'était ni religieux, ni conservateur, ni païen, ni rien du tout. Il faisait la prière là où il se trouvait, généralement dans les champs sous un arbre ou devant la boutique qui était dans le coin, avec tous les autres. Jusqu'à l'âge peut-être de 75-76 ans il n'est jamais allé à la mosquée. On allait ensemble à Sfax, parfois le vendredi, on passait devant la mosquée, la grande mosquée de Sfax, il n'a jamais eu l'idée d'aller y faire la prière. Pourtant, il faisait

quotidiennement ses cinq prières. En 75, je pense, il a fait le pèlerinage et depuis il a commencé à aller à la mosquée fraîchement construite à el-Hench. Lui et les autres pèlerins, les *haj*, ont commencé à aller faire la prière à la mosquée, sociologiquement je peux en parler beaucoup mais ce n'est pas le lieu. Mais dans notre vie on ne parle pas de religion, juste on a Dieu, le prophète, et un marabout à côté sur lequel on compte beaucoup. Mon père comptait beaucoup sur lui.

**Habib**

**Pour avoir de la pluie ?**

Mouldi

Non, pas la pluie, pour résoudre certains problèmes. Et ce qui est amusant, c'est que chaque année mon père offrait un mouton ou un chevreau. C'est à dire qu'il disait que ce petit mouton, on allait l'offrir à Sidi Abdallah. Mais en fait, il trichait, parce qu'on n'emmenait pas le mouton chez le *hafidh* où se trouve la zaouia. Non, on le laissait à la maison et on prenait quelques coqs. Alors si on emmenait avec nous deux coqs, le *hafidh* en prenait un, mais il ne savait pas qu'on avait un mouton ou un chevreau à la maison. Ensuite, quand il rentrait, mon père tuait le mouton et le distribuait sa viande à tous les voisins. C'est-à-dire qu'il ne nous restait que juste notre part et les intestins.

**Habib**

**Donc tu as quand même été bien nourri.**

Mouldi

Hhhhh, oui !

**Habib**

**Ton éducation au quotidien, c'était difficile ou facile?**

Mouldi

Il n'y avait pas une grande présence du père, peut-être de la mère un peu plus, parce que c'est elle qui nous a allaités, puis c'est elle qui faisait la nourriture, et c'est elle qui veillait sur nous, mais mon père était tout le temps dans les champs avec les hommes.

**Habib**

**Et ta maman, elle était quel genre de mère ?**

Mouldi

Pour l'école, elle était très sérieuse. Et elle venait nous contrôler le soir voir si on était en train de réviser. Elle n'est jamais allée à l'école, mais elle veillait à ce que nous faisons nos exercices et devoirs. Tous les soirs, elle venait nous contrôler. Si elle nous trouvait en train de jouer, elle nous donnait quelques corrections.

**Habib**

**Et à l'école, tu réussissais systématiquement, tu étais un bon élève ?**

Mouldi

Pas vraiment. Mais j'ai une anecdote magnifique sur cette expérience. A la fin de la deuxième année, je suis passé en troisième. À l'époque, ce n'était pas la moyenne qui comptait, mais c'était le rang dans la classe : tu es premier, deuxième, troisième, quatrième, etc. Alors. En passant de la deuxième année à la troisième, moi, mon rang était quatrième. Sauf que le 15 octobre, le premier jour d'école, l'année d'après, mon père m'avait dit : "écoute, le premier jour, il n'y a rien à faire là-bas, tu restes avec moi pour m'aider à faire quelque chose", je suis donc resté avec lui. Et lui avait une montre de poche, il m'a dit vers 9h45 tu peux y aller. Je suis arrivé en retard. Les troisième et quatrième année étaient dans la même salle, c'est-à-dire que la salle était divisée en deux. La moitié, c'était la quatrième année, et l'autre moitié, c'était la troisième année. Et l'instituteur donnait des exercices aux uns, par exemple exercice d'écriture, et il allait voir les autres pour les maths. Et quand je suis arrivé, il n'y avait plus de place pour moi. Alors, on m'a obligé de revenir à la deuxième année. J'y ai passé une année très mauvaise, parce que je me bagarrais avec tout le monde, avec les amis, avec l'instituteur, avec mes parents. C'était incroyable. Et donc, j'ai refait la deuxième année. Mais j'étais un bon élève par rapport à ceux qui étaient en troisième ! Et pourtant, mon père, c'est lui qui nourrissait les instituteurs !

**Habib**

**il n'est pas intervenu.**

Mouldi

Ça n'a pas marché. Mais les choses sérieuses ont commencé quand j'ai eu la sixième. D'abord, je n'ai aucun papier qui prouve que j'ai eu ma sixième. Tout simplement, mon frère qui était tailleur à el-Hencha est rentré un jour et il m'a dit que j'avais réussi, qu'il avait vu mon nom dans le journal, parce qu'à l'époque les résultats étaient dans le journal. Il m'a dit "J'ai lu le journal et ton nom y figure, bravo, tu as réussi !" Et c'est tout. Et fin août, j'ai reçu une lettre du lycée de garçons de Sfax, pour me dire bienvenue à l'école, vous devez venir tel jour. Et imaginez qu'à l'âge de 13 ans, avec d'autres copains, on était allé au lycée et on était internes, donc vraiment internés. On était petits et on devait s'occuper de nous-mêmes, chacun devait avoir un petit groupe pour un peu de compagnie, pour se défendre, pour communiquer, pour pouvoir continuer. Parce que l'internat, c'est toute une semaine où on ne sortait, si on n'était pas puni, que le vendredi et le samedi après-midi et le dimanche. C'est comme dans l'armée. Et c'était relativement dur quand même à l'âge de 13 ans. C'est devenu un peu plus amusant quand on a grandi, en sixième et septième année, quand on préparait le bac.

**Habib**

**Le groupe, c'était tes copains du village ?**

Mouldi

Non, non, c'est de partout.

**Habib**

**Tu as constitué un petit groupe ?**

Mouldi

Tout le monde, oui, chacun avait son groupe.

**Habib**

**C'était un dortoir ?**

Mouldi

C'était un dortoir, bien sûr. À l'époque, on était peut-être une cinquantaine dans le dortoir.

C'était comme dans la prison. Et parfois il faisait froid.

**Habib**

**C'était ce qu'on appelait à l'époque *mabit tadhamon al-ijtimaai* ?**

Mouldi

Non, c'était au lycée, au lycée de garçons. Et parfois il s'y passait des choses politiques. En 74, je pense, 73-74, le directeur du lycée nous a dit, ne sortez pas, il va y avoir une conférence ici. J'avais à l'époque 15 ans peut-être, il y avait une conférence, c'était un vendredi, dans une très grande salle, qui pouvait recevoir même 200 élèves, on l'appelait la salle de gymnastique, parce que parfois on l'utilisait pour ça. Et qui était le conférencier ? C'était Rached El Ghannouchi avec quelqu'un d'autre, enturbanné, dont j'ai oublié même l'image, le visage. Il a donné une grande conférence laïque, c'est-à-dire qu'il ne prêchait pas, mais qu'il disait que nous les musulmans, nous vivons un état catastrophique, et comme condition pour revenir dans le cours de l'histoire, il fallait revenir à l'islam, revenir à la religion. Un peu plus tard on a ouvert pour nous des salles de prière. Et des amis à moi sont devenus des islamistes et parfois des extrémistes, nous sommes jusqu'à aujourd'hui toujours amis et on se voit, on se rencontre. J'ai fait la prière pendant une semaine, après j'ai trouvé que ce n'était pas intéressant. Mais certains de mes amis ont continué.

**Habib**

**C'était à la suite de cette conférence ?**

Mouldi

Oui, à la suite de cette conférence. Alors, curieusement, dans mon livre avec Mohamed Sayah je lui ai posé la question, car il faut dire qu'à l'époque la gauche était arrivée au lycée ; il y avait même des grèves et des manifestations, et c'est à cette époque que Ghannouchi était venu. Quand j'ai posé la question à Mohamed Sayah, c'est écrit dans mon livre, il m'a dit que c'était le directeur qui avait pris cette initiative. A l'époque Sayah était le directeur du parti fondé par Bourguiba. Il m'a dit, non, je ne suis pas au courant. Mais un jour, j'ai rencontré aussi Ghannouchi. En fait, je ne l'ai pas rencontré, il m'a vu dans une cérémonie. Il y avait quelqu'un avec lui qui lui disait qui était qui. Il est venu directement vers moi et il m'a salué. Puis s'est retourné vers son photographe qui a pris une photo de nous. Le soir même je l'ai trouvé sur sa page Facebook. Cela a duré une minute, ou même moins, je lui ai dit, "Je vous connais, vous êtes venus en 73, 74 au lycée de Garçon de Sfax

où j'étais élève, pour une conférence." Il m'a dit "Non, non, non, je ne me rappelle pas, je ne sais pas, je ne connais pas."

**Habib**

**Il ne voulait pas assumer la responsabilité.**

Mouldi

Non, mais les temps ont changé. Mais je pense qu'il se rappelle bien de ça. Pour revenir au lycée, ce qui était très bien c'est qu'on y travaillait beaucoup. Je me rappelle que dans ma classe sur 24 élèves, on était 22 à avoir réussi le bac. Et un autre a aussi eu son bac suite à la deuxième session.

**Habib**

**C'était un bac de quoi ? Un bac lettres ?**

Mouldi

Un bac lettres, oui. En fait, je n'étais pas mauvais en mathématiques en première année et deuxième année. En troisième année, on a eu un très mauvais professeur, il était français. Très, très mauvais. Donc on n'aimait plus les maths et j'a redoublé ma troisième année, et c'est comme ça que je suis allé en lettres, etc. En sixième année, j'ai commencé à lire des textes sur Marx. Sixième année, secondaire. Mais déjà le lycée avait une bonne bibliothèque, et tous les quinze jours, on y allait pour prendre des romans à lire. Mais en fait, on faisait des échanges entre nous, et en réalité chaque semaine je lisais un roman. Chaque semaine.

**Habib**

**Est-ce que tu te rappelles du premier ?**

Mouldi

Le premier, non, je ne me rappelle plus !

**Habib**

**Mais les premières lectures, c'était plus arabe, plus français ?**

Mouldi

Non, non, arabe. En sixième année, on a eu un très bon professeur de français, magnifique, il était français. C'est lui qui nous a appris à écrire, M. Olivier. Il nous a appris comment écrire un texte. Et depuis, jusqu'à maintenant c'est resté gravé dans ma tête. Les notes étaient catastrophiques. Coefficient 4, au début, on avait 4 et 5 sur 20. Et quand je suis arrivé à 12 sur 20, je sortais en grande pompe. Je disais aux copains, en m'amusant, vous, vous êtes des marginaux par rapport à moi, Monsieur Olivier m'a donné 12, qu'est-ce que vous voulez de plus ? Il nous obligeait, à dessiner, entre une idée et une autre, quelque chose, un lapin, un chat, un oiseau pour séparer les idées, il nous donnait, à gauche, sur le tableau, par exemple, "de plus", "par ailleurs", des trucs comme ça, pour qu'on les utilise en commençant un paragraphe et pour argumenter. Et il nous disait, il faut donner l'idée,

l'expliquer, donner un exemple, une petite conclusion. C'est ça, les quatre éléments d'un paragraphe.

**Habib**

**Tu continues à pratiquer la même règle ?**

Mouldi

Jusqu'à maintenant. Et bon, maintenant, avec un jeu plus subtil et artistique, etc. Il appelait ça l'argumentation et la conclusion générale traversait tout le texte. Et c'était très bien. Dans le même temps j'ai commencé à lire Marx, mais en cachette, parce que le surveillant général était membre au parti destourien de l'Etat, il était anti-gauche, et je me rappelle que j'avais caché le livre avec une couverture banale, mais comme il faisait des tournées, comme ça à l'improviste, pour voir ce qu'on était en train de lire, je lisais mon livre dans les toilettes, le soir au dortoir. Je m'habillais et je restais dans les toilettes et je le lisais en cachette, sérieusement. C'était de Karl Jaspers sur l'esprit, sur les idées de Marx. Et puis on est passés en septième année, et on avait bien réussi, on avait de très bons professeurs.

**Habib**

**Tu avais des cours de philosophie aussi ?**

Mouldi

Oui, en septième année. On avait même un professeur de ce qu'on appelait à l'époque la pensée islamique, *tafkir Islami*, l'imam Trabelsi, et il était, à mon avis, laïque. J'ai eu 17 sur 20 au bac en *tafkir Islami*. J'aurais pu aller à la Zitouna. Mais je ne l'ai pas choisie, j'ai choisi la sociologie.

**Habib**

**Alors pourquoi justement la sociologie ? Parce qu'on est dans un pays où les sciences humaines n'étaient pas valorisées. Il faut devenir ingénieur, il faut devenir matheux, c'est là où il y a l'avenir. Faire de la sociologie, c'est un peu perdre ton temps, non ?**

Mouldi

Je pense que ça s'est décidé en 6e année, en 7e année, en lisant autre chose. Avant, on lisait des romans après, on a commencé à lire des choses différentes. Et j'aimais Al-Jahidh, j'aimais Al-Mutanabbi, j'aimais Tawhidi, j'aimais Chebbi aussi, etc. Et on avait de bons professeurs, qui maintenant sont rares. Et puis, en septième année, on avait de très bons professeurs en histoire géo, en philo et en arabe. De très bons profs. Donc, ils nous ont un peu ouvert l'esprit. Et il y avait un autre qui aimait le cinéma, Khalil. Hedi Khalil était dans mon lycée. il faisait la critique du cinéma, etc. Il était au lycée, il enseignait le français. Et puis, il y avait les clubs. Il y avait un club de philo et de réflexion et on y allait. Il y avait aussi la bibliothèque municipale de Sfax qui avait aussi son club pour les nouvelles, les petits romans, etc. et on y allait assister à des présentations. Et enfin, il y avait l'UGTT. Quand il y avait une grève ou quand il y avait quelque chose, on allait à l'UGTT, on assistait à des discours, à des discussions.

**Habib**

**Vous étiez encore internes.**

Mouldi

Oui, le vendredi après-midi, le samedi après-midi, et le dimanche on pouvait sortir. Il y avait tout ce monde-là, et puis les lectures aussi, on lisait beaucoup, ça c'est important. Il y avait un certain Ali Mhadhbi qui dirigeait le club de philo, etc. il disait des conneries et on le croyait, mais je pense qu'il était de la police. Il y avait un autre secret. Je t'ai dit que quand j'étais enfant, j'ai passé beaucoup de temps à jouer et à courir à travers les champs plus qu'à la maison. Notre lycée était à côté du jardin public, du zoo. Donc, le vendredi après-midi, le samedi et le dimanche, on allait souvent au zoo, on retrouvait de nouveau la nature.

**Habib**

**Bien sûr tu étais en internat, mais tu étais pris en charge, non ?**

Mouldi

Non, non, on payait une petite somme. Nos parents payaient une petite somme.

**Habib**

**Parce qu'il y avait les internats des pauvres.**

Mouldi

Non, c'était au lycée, on payait une petite somme.

**Habib**

**Est-ce que tu faisais des études le soir ?**

Mouldi

Non, non. Mais le système d'internat vous fait travailler. Il y a du contrôle tout le temps.

**Habib**

**Il y avait ce qu'on appelait aussi la permanence. Il y avait des heures où tu étais obligé d'être là.**

Mouldi

Pas seulement la permanence. Le lycée fermait à 6h pour les externes. Nous, de 6h à 7h30, on travaillait. On allait manger de 7h30 jusqu'à 8h. Et de 8h jusqu'à 9h et quart, on revenait à l'étude.

**Habib**

**C'était un moment formateur pour toi ?**

Mouldi

Oui, oui, bien sûr.

**Habib**

**Socialement, tu es sorti de là adulte quasiment.**

Mouldi

Oui, voilà, adulte, absolument.

**Habib**

**Tu étais enfant, tu es sorti adulte. Et tu crois que ça a participé à ta formation ?**

Mouldi

Oui, l'autonomie. L'autonomie et le projet. C'est-à-dire qu'il y a une personnalité qui se constitue à travers l'interaction avec le milieu. Et puis, il y a le projet, parce que tu dois réussir, tu dois faire quelque chose. Et puis, il y a l'ambition.

**Habib**

**Alors, c'est une question au sociologue d'aujourd'hui. Qu'est-ce qu'un projet ?**

Mouldi

Qu'est-ce qu'un projet ? D'abord un projet personnel ou un projet de recherche ? Ça dépend.

**Habib**

**Non, un projet personnel.**

Mouldi

Un projet personnel, c'est-à-dire d'abord avoir une idée de toi-même, de ce que tu veux faire, tu veux devenir. Et puis, travailler pour y arriver. Et pour moi, c'était clair, je voulais être chercheur. Depuis la septième année.

**Habib**

**Tu savais ce que ça voulait dire ?**

Mouldi

Produire des livres et produire des idées. Depuis la septième année secondaire. Et j'ai choisi sociologie et j'ai fait mes études de sociologie.

**Habib**

**Mais tu es d'accord avec moi, c'est plutôt rare à cet âge-là.**

Mouldi

Je ne sais pas, je voulais aller directement faire sociologie. A l'époque, quand on réussissait avec mention, on pouvait aller même en médecine, même quand on avait un bac lettres. Et je ne l'ai pas choisi.

**Habib**

**Est-ce que tu avais lu des choses qui t'ont montré la sociologie ? Est-ce que tu avais une référence quelque part ?**

Mouldi

Alors, Tawhidi, par exemple, on a lu Tawhidi. On a étudié d'autres. Il y avait toujours de la réflexion. Ibn Khaldoun, un petit peu, oui. On avait étudié "es-sod" (le barrage) de Messaadi, donc ça nous donnait un peu d'idées, c'était combatif. On avait cette ambition combative et chacun voulait devenir quelque chose. Et ce quelque chose, pour moi, c'était écrire.

**Habib**

**Tu connaissais un sociologue, une référence à ce moment-là ?**

Mouldi

Non, aucun. Je suis allé à la fac sans jamais rencontrer un sociologue, ni lu le travail d'un sociologue. C'était de la philosophie.

**Habib**

**Quand tu es arrivé à l'université, c'était en quelle année déjà ?**

Mouldi

En 1977.

**Habib**

**Tu arrives à l'université, tu décides de faire sociologie sans jamais avoir lu un texte de sociologie.**

Mouldi

Aucun texte de sociologie. Juste Ibn Khaldoun.

**Habib**

**Ibn Khaldoun, tu l'as lu ?**

Mouldi

Un petit peu dans le cours de philo. Et ce n'était pas beaucoup, un petit peu. Et même dans le cours d'arabe, un petit peu. Mais j'ai continué à lire Ibn Khaldoun. Ça m'amusait.

**Habib**

**Tu as continué pendant l'université ?**

Mouldi

Oui, la première année, Frej Stambouli nous a fait toute une année Ibn Khaldoun. Le seul qui a un peu laissé ses traces en nous, c'était Frej Stambouli. Ce n'était pas parce qu'il avait un cours, mais justement parce qu'il n'avait pas de cours. C'est-à-dire qu'il était un grand lecteur et il était un grand pédagogue pour expliquer les idées. Et c'est quelqu'un qui

motivait. Ibn Khaldoun, peut-être trois ou quatre séances seulement, il nous disait qu'est-ce que c'est la "Muqaddima", etc. Mais après, chaque semaine, il apportait un livre sur Ibn Khaldoun, et on commençait à lire et à discuter, etc. Toute une année. Et même en deuxième année, il arrivait toujours avec des livres qu'il nous exposait. On discutait, on ne notait rien. Je n'avais pas de cahier ni rien du tout avec Frej Stambouli. C'est-à-dire qu'on était dans la culture orale.

**Habib**

**Tu as continué la même méthode ? Tu as des carnets de notes ?**

Mouldi

Si, j'ai des cours. C'est-à-dire que je préparais mes cours sérieusement. Et quand j'avais la possibilité pour le data show, etc., je l'utilisais.

**Habib**

**Dans quelle université tu as fait tes études de sociologie ?**

Mouldi

À Tunis. Faculté 9 avril. Il n'y avait qu'un seul département de sociologie en Tunisie.

**Habib**

**Et donc tu es parti, tu étais déjà adulte ?**

Mouldi

Quand je suis arrivé, oui, oui.

**Habib**

**Mais tu as habité dans un internat aussi ?**

Mouldi

Non, on était dans la cité universitaire qu'on appelait Tell Zaater. Avant la cité appartenait à l'armée tunisienne. Peut-être même qu'elle était de construction française. Et puis, à la va-vite, le ministère a ouvert la cité pour les étudiants. Donc, on était à Tell Zaater pendant trois ans.

**Habib**

**Et tu avais la petite bourse habituelle de l'époque ?**

Mouldi

Oui, on avait une bonne bourse. Et c'était très intéressant. On allait au cinéma, on allait au théâtre, et on achetait des livres. C'était les étudiants qui achetaient les livres du Gai-Savoir.

**Habib**

**Je pense que jusqu'à maintenant.**

Mouldi

Mais à l'époque, on était les seuls à avoir de l'argent pour acheter des livres.

**Habib**

**Est-ce que pendant ce moment-là, tu es devenu marxiste ? Tu as lu Marx, tu es allé vers la sociologie. Est-ce que tu dirais que tu étais marxiste ou marxien, comme disait quelqu'un ?**

Mouldi

Non, je peux te dire que mon esprit était toujours critique. Même quand on était à l'école, j'avais deux amis. L'un d'eux est même devenu, plus tard, membre du bureau exécutif de l'UGTT. On était critiques. Alors, je vais te dire, quand on était au lycée, qu'est-ce que c'était être critique ? Il y avait beaucoup de nos amis qui adoraient des équipes d'une manière exagérée, surtout quand il s'agissait de jouer pour la coupe. Et ils ne parlaient que de ça. Nous, on était critiques. On disait, ouais mais, on commençait à inventer des histoires pour les emmerder. On critiquait toujours leurs équipes et on essayait de trouver des points forts chez les équipes adverses. Et puis, j'ai continué à avoir un esprit critique, c'est-à-dire ne jamais tomber dans le piège des a priori et des idées reçues. Je discute toujours une idée, j'essaie de voir comment elle est construite, son histoire, etc. Donc cet esprit critique m'a permis de n'être ni marxiste, ni islamiste, ni rien du tout.

**Habib**

**Tu ne t'es jamais dit, je suis plutôt ceci ou plutôt cela ?**

Habib

Disons que si tu fais un grand schéma, je serais plutôt à gauche. À gauche, qu'est-ce que cela veut dire ? ça veut dire être pour l'égalité et la liberté, et pour l'esprit ouvert.

**Habib**

**Mais le sociologue ?**

Mouldi

Oui, le sociologue. Non, non, non. Je n'ai jamais été fidèle à une idée. Même mes idées, je les réviserai. Si tu vois dans l'édition arabe, je veux dire l'introduction de l'édition arabe de mon livre "Du mouton à l'olivier", il était traduit par « *Min el shat ila el zeitouna* », j'ai repris certaines choses avec distance. Je ne me vois pas dans une ligne idéologique ou même théorique qui dure et qui plutôt me conduit sans contrôle.

**Habib**

**J'imagine que tu as fait ta maîtrise ici.**

Mouldi

J'ai fait ma maîtrise ici, oui.

**Habib**

**Et après, je sais que tu es allé en France. Comment ça s'est passé ? Comment tu es allé en France ?**

Mouldi

Ah, ça c'est une histoire compliquée, c'était vraiment rocambolesque et il y avait une chance sur cent pour que j'y aille. Cette chance sur cent, c'est elle qui a marché. Bon, je ne vais pas parler beaucoup, mais je suis allé en France. Je suis parti seul avec un sac où il y avait une paire de chaussures, des sous-vêtements, un blouson et deux pantalons, c'est tout ce qu'il y avait. Et j'avais dans ma poche 150 francs, c'est tout. Mais j'avais des amis français. Je suis resté pendant deux ans chez une famille française qui sont des amis. Et qui sont toujours mes amis, en avril dernier, ils sont venus me voir, ils ont passé avec nous en famille une dizaine de jours. Nous sommes toujours des amis. Et j'ai fait des amitiés en France. Donc maintenant si je vais à Paris, je téléphone, c'est tout, je vais chez eux. Ceux-là et d'autres aussi. Et ils viennent chez moi aussi.

**Habib**

**Pourquoi tu n'es pas resté ici ? C'est ça ma question, c'est pourquoi tu es parti en France au lieu de rester faire une thèse ici ?**

Mouldi

Je n'étais pas très convaincu. Quand j'ai décidé d'aller en France pour faire mes études, tout mon entourage familial était contre, sauf maman.

**Habib**

**Et ta maman était pour, juste pour ne pas te dire non ?**

Mouldi

Non, non. Ma maman était très ambitieuse. Elle m'a dit "va", c'est la seule.

**Mouldi**

**Et si elle avait dit non, tu serais déjà quand même allé ?**

Mouldi

Je crois que oui. C'était plus fort. Et donc, quand je suis allé en France, je connaissais l'Europe à travers Fernand Braudel, Marx, Engels et Durkheim. Mais c'est la première fois que je quittais la Tunisie, que je sortais du pays. La première fois. Au début il y avait deux choses, le dépaysement, mais il était pensé sociologiquement. Je respire sociologiquement. La femme de mon ami était venue me chercher à l'aéroport et en sortant il y avait un très grand panneau où était écrit "Le choix vous fait tourner la tête". Et je me suis dit voilà ce que fait le capitalisme. Et je me suis rappelé de Marx. C'est-à-dire que lorsque je choisis, ce n'est pas moi qui ai choisi, puisque ma tête tourne. J'ai fait la remarque à la femme de mon copain. Elle m'a dit, mais qu'est-ce qui t'arrive dans ta tête ? Ils habitaient dans les Yvelines et là aussi mon ami habitait dans une maison au milieu des champs. Il avait 1500

m<sup>2</sup> de jardin. C'est un médecin. Et ça ouvrait dans les champs, dans les Yvelines. Encore la nature, C'est toujours comme ça. Il me disait que j'étais né sous une belle étoile ! Alors j'ai fait une demande à Nanterre, parce que Nanterre c'est à côtés des Yvelines. Donc pour moi c'était plus facile d'y aller. Et à qui j'ai fait la demande ? A Henri Mendras. Je lui avais envoyé un texte comme ça d'une page où je racontais n'importe quoi, mais avec une phrase de Jacques Berque : “les sociétés sous-développées ne sont pas sous-développées mais sous analysées”, et lui m'a pris au sérieux, il m'a dit d'aller à l'Ecole des Hautes Etudes voir Lucette Valensi. J'y suis allé et j'ai commencé à travailler avec elle. J'ai fait avec elle, si vous voulez, l'équivalent d'un master maintenant. Mais comme le diplôme qu'elle pouvait me donner n'était pas en sociologie, c'était plutôt Histoire et Anthropologie, je me suis dit que je ne trouverais probablement pas de travail avec ce diplôme, parce que quand il y aurait des appels à candidature je ne serais pas sociologue, je serais historien. Je lui ai dit que je voulais un diplôme de sociologie. On s'est mis donc d'accord pour aller voir Placide Rambaud, qui était le directeur du centre de sociologie rurale à Paris. C'est avec lui que j'ai fait ma thèse, avec Lucette qui me suivait et qui voyait ce que je faisais et le président du jury était Jean Duvignaud.

**Habib**

**C'était en quelle année le jury ?**

Mouldi  
87.

**Habib**

**Tu peux rappeler le titre de ta thèse ?**

Mouldi  
Oui, c'était “Origines et transformations d'une société fellah”.

**Habib**

**D'où vient cette idée d'aller travailler sur cette transformation sociale qui a fait passer une société locale, bien sûr, de l'élevage en mobilité, une sorte de pastoralisme, un semi-pastoralisme, à l'olivier qui indique une situation fixe, la sédentarisation ?**

Mouldi  
C'est très simple. Mon père est né sous une tente, en 1893. Il me parlait beaucoup de l'espace où il vivait, etc. Il était présent lorsque la colonisation française de l'arrière-pays de Sfax a eu lieu. Mon père était là. Il m'en m'a parlé beaucoup. Et c'est comme ça que j'ai commencé à travailler sur cette question. Aussi parce que le premier dans mon petit bled, où je suis né, qui a monté une cellule destourienne pour combattre la colonisation, c'était mon cousin qui a construit l'école. Et c'est Hédi Chaker lui-même qui était venu inaugurer les activités de cette cellule. Quelques temps plus tard, l'armée française est venue chez nous, moi je n'étais pas encore né. Ils ont encerclé la maison et ils ont battu les hommes. Ils ont pris les fusils. Ma sœur s'est cachée dans un coin derrière la porte d'une des chambres. Elle avait 4 ans à l'époque. Un militaire français l'a trouvée. Il a mis sa mitrailleuse ou son arme sur sa nuque et il a commencé à crier qu'il allait tirer sur elle pour

lui faire peur alors elle a fait pipi et les soldats ont rigolé. Et jusqu'à maintenant, elle est encore vivante, elle me raconte cette scène. Je n'ai jamais oublié ça. Ça fait un esprit de combattant, non ? L'esprit de revanche.

**Habib**

**Tu étais très jeune quand elle t'a raconté cette histoire ?**

Mouldi

Non, non, peut-être parce qu'elle était à Tunis et que j'étais entre El-Hencha et Sfax. Mais quand je suis venu à Tunis, à l'université, j'allais souvent chez elle, et elle m'a raconté cette histoire. C'est pour cette raison que j'ai fait ce que j'ai fait. C'était une problématique sociologique : comment ce monde a-t-il totalement changé ? Comment s'est-il transformé ? Et c'est très curieux, dans ce monde où il y avait une centralité du mouton dans tout. L'espace, la culture, les activités artisanales, le mouvement - réduit - dans l'espace etc., tout était centré sur le mouton. Et tout d'un coup c'est l'olivier. Les éleveurs sont généralement les gens les plus dépendants des marchés, parce qu'il avait une mono-activité. Et tout d'un coup, ils devenaient mono-agriculteurs, avec comme seule culture l'olivier. Ils devaient vendre leur production directement au marché. Dans l'histoire de la paysannerie européenne, mille ans de paysannerie, le marché était quelque chose de secondaire par rapport à la production pour l'autosuffisance. Et bien voilà, une paysannerie qui était directement jetée dès sa naissance dans le marché mondial, même pas national. On ne peut rien faire avec l'olive, juste transformer une petite quantité de la récolte pour ses propres besoins ; le reste doit être vendu au marché.

**Habib**

**On ne va pas aller dans le détail parce que ça nous prendrait trop de temps. Mais en gros, est-ce qu'on peut rappeler à quel moment et comment ça s'est fait ce passage, en termes administratifs ? Qui a décidé et quand de mettre l'olivier ?**

Mouldi

C'est très simple. L'administration Française a mis en place, dans chaque gouvernorat, ce qu'on appelait l'Administration Agricole. Puis elle est allée voir ces gens-là et elle leur a demandé, selon le modèle de propriété romain, est-ce que vous êtes propriétaires de ces terres ? Ils ont répondu oui. Elle leur demandé la preuve ! Ils ont répondu la preuve, c'est que nous sommes là ! Mais elle leur a rétorqué non. Ou bien vous y avez planté un arbre, ou construit quelques bâtiments, ou vous y avez creusé un puits, ou vous en avez payé l'impôt pendant 10 années consécutives, ou il s'agit d'une terre Habous (inaliénable). S'il n'y a pas l'un de ces éléments, c'est une terre de l'État, ce n'est pas votre terre. Et ce fut ainsi ! Par exemple, les Ouled Najm, au nord de Menzel Chaker actuellement, avaient le matin 42 000 hectares qu'ils considéraient comme leurs terres de parcours, le soir, ils n'en avaient plus que 12 000. Trente mille étaient vendus. C'est comme ça qu'on a vendu les terres des éleveurs.

**Habib**

**Ça c'est en quelle année ?**

Mouldi

C'est au début du siècle dernier.

**Habib**

**C'était un programme d'implantation des oliviers.**

Mouldi

Oui, bien sûr.

**Habib**

**C'est comme ça que l'oliveraie de Zarzis a été créé. Et une grande partie de ce qu'on appelle le Sahel aussi.**

Mouldi

Non, le Sahel, non, c'est plus ancien. Mais la région de Sfax et de Zarzis, ce fut ainsi. Quand les Français sont arrivés, il y avait 280 000 oliviers autour de Sfax. Quand ils sont partis, il y en avait 5 millions. Certains ont échappé un peu à cette dépossession directe, par exemple mon grand-père était averti qu'il fallait planter pour fournir la preuve, cela s'appelait le *haouz*, la possession de facto. Et il a planté quelques terres et il s'en est bien tiré.

**Habib**

**Et tu disais que de 42 000 il n'en restait que 12 000. Les 30 000 qui sont partis, ont été vendus à qui ?**

Mouldi

Vendus aux colons et aux Sfaxiens qui avaient de l'argent.

**Habib**

**Et à partir du moment où on a nationalisé les terres des colons, ces terres sont revenues à qui ?**

Mouldi

Il y a eu un moment de confusion entre 1956 et 1964. Des colons ont vendu leurs terres à des amis de la ville de Sfax qui étaient des artisans et commerçants et ayant déjà de grandes et moyennes oliveraies.

**Habib**

**Et donc cette dépossession, ça s'est fait comment ?**

Mouldi

Les Français ont fait venir un juriste, un magnifique juriste français de l'école d'Alger, pour penser le problème foncier de cette région. Il a dit voici selon les écoles juridiques islamiques ce qu'est le *melk*,. Puis il a dit que la terre est normalement aux gens qui

l'utilisent et les gens qui l'utilisent sont ceux qui s'en servent, qui l'exploitent, et c'est le cas des éleveurs qui les utilisent comme parcours. Mais, économiquement, c'est un système qui ne développe pas l'économie, donc il faut vendre ces terres à ceux qui vont les travailler. C'était clair ! Il a raisonné de cette façon parce qu'en Algérie, il y avait le Sénatus-consulte de 1863 ou 73, quelque chose comme ça. Ce sénatus a accordé aux tribus la propriété. Mais la France l'a regretté par la suite, alors le fameux juriste les a avertis de ne pas faire la même connerie : c'est vrai que ces terres sont des terres de parcours, et que le système économique de ces gens est basé sur la mouvance. La mouvance et la pause, comme disait Wadi Bouzar. Mais c'est un système archaïque, il fallait, selon lui, en finir avec, il fallait donc vendre ces terres !

**Habib**

**Est-ce que je pourrais m'aventurer à dire que les premières attaques du pastoralisme, ou la fin ou la mort du pastoralisme, a commencé à ce moment-là ?**

Mouldi

C'est-à-dire que, en réalité, l'État tunisien a commencé à essayer de résoudre cette question bien avant la colonisation. Moi, j'ai résumé parce que tu m'as dit qu'on ne va pas prendre beaucoup de temps là-dessus. Il y a quelque chose de très intéressant. L'État tunisien à l'époque a donné à la famille Siala le droit de recevoir le prix du bornage des terres autour de la ville de Sfax. Mais en 1874, les gens de la ville se sont brouillés avec les Siala, parce qu'ils limitaient leur possibilité d'accéder aux terres et qu'ils leur créaient des problèmes, ou que parfois ils montaient le prix, etc. Ils se sont alors plaints à Khayr al-Din. Khayr al-Din a retiré à la famille Siala ce droit de recevoir le prix des bornages, et c'est comme ça que s'est instituée le *dafter khana*, (le registre foncier). Donc le *dafter khana* a été créé par Khayr al-Din. Ainsi les gens de Sfax, qui plantaient les terres autour de leur ville, n'avaient plus affaire avec les Siala, mais avec l'État Tunisien. Quand les colons sont arrivés, ils ont dit que ces terres étaient les terres des Siala. Ils ont inventé cette histoire complètement fausse, puisque Khayr al-Din avait retiré déjà en 1874 ce droit aux Siala qui n'avaient en fait que le droit de recevoir le prix du bornage. Ils ont dit que ces terres étaient celles des Siala et ils les ont vendues. Mais les Siala n'avaient en réalité ni le droit de vendre ces terres, ni celui de se les approprier, l'État tunisien ne leur avait donné que le droit de recevoir les impôts.

**Habib**

**Et ça continue, je veux dire, sous d'autres formes. Ce processus va continuer quasiment pendant toute la première moitié du XXe siècle.**

Mouldi

Si tu veux. Pour moi, mon village el-Hencha est devenu mon laboratoire. Chaque fois qu'il y a un événement, j'observe ce qui se passe là-bas et je comprends beaucoup de choses. Donc, c'est pour cette raison que je publie pas mal de textes sur el-Hencha ; je connais relativement bien les gens et les transformations de la société locale.

**Habib**

**C'était l'essentiel de tes premières publications, non ?**

Mouldi

C'était l'essentiel. Par exemple, j'ai publié un texte sur pourquoi les coopératives ont échoué. Le titre, c'était "Quand le parti sape ses bases locales". Parce que dans les cellules destouriennes, y compris celle que mon cousin a fondée, les adhérents étaient de petits paysans lésés par la colonisation. Et quelques années seulement après l'indépendance, à peine ces gens-là étaient contents et avaient leur propre exploitation, les coopératives sont venues leur dire de se déposséder de leurs terres. Et cette affaire était beaucoup plus complexe, parce qu'il y avait le groupe parental, ou la fraction selon les Français et les Anglais, mais le fait reste peu clair. Il y avait une sorte de communauté locale, avec appartenance imaginaire au même aïeul qui n'avait jamais existé, et ils le savaient. Il y avait aussi l'appartenance à la cellule destourienne dont les limites territoriales d'activité correspondent aux limites de distribution dans l'espace de l'habitat des membres de la communauté, distribution elle-même produite en partie par la politique foncière de la colonisation. Les coopératives sont venues détruire cette structure, et surtout les relations entre les membres de cette communauté dont les membres fraîchement "paysannés" se sentaient autonomes et heureux dans leurs parcelles. Mais la coopérative n'avait qu'une identité économique. Un paysan heureux est un travailleur de la terre qui produit sa nourriture ou sa valeur en argent, et qui travaille librement dans sa parcelle. Cependant la coopérative ne représentait ni un groupe parental, ni une cellule destourienne, c'est-à-dire une entité politique, ni quelque chose d'économiquement valable selon eux.

**Habib**

**Mahmoud Ben Romdhan, mais il n'est pas le seul, c'est juste parce que le dernier de cette série d'interviews, nous disait que ça a échoué parce qu'en ne s'intéressant qu'aux petits paysans, essentiellement, dans un premier temps, dans l'esprit d'Ahmed Ben Salah, en réalité c'était des dépossession des paysanneries locales. Parce que du jour au lendemain, ils se sont trouvés sans terre et ils étaient juste devenus membres de coopératives.**

Mouldi

C'est possible, mais le problème politique est le plus grave. Donc, le titre, c'est "Le parti contre ses assises rurales". Parce que, par exemple, dans certaines régions, il y avait des gens qui étaient devenus de grands agriculteurs en profitant de l'aide coloniale, c'est-à-dire en coopérant avec les colons. Lorsque ces grands agriculteurs sont devenus membres et directeurs des coopératives, parce que leur apport foncier était beaucoup plus grand, les paysans ont dit mais on a fait une lutte anticoloniale, un mouvement d'indépendance pour nous libérer de ces gens-là. Et maintenant ils sont devenus nos directeurs, Non ! ça n'a pas de sens. Ni politiquement, ni anthropologiquement, la coopérative n'a représenté pour les paysans quelque chose d'identitaire et d'économiquement valable. Et plus le politique ciblait les plus riches, plus les bases politiques du parti au pouvoir s'effritaient. Bien sûr que les plus grands propriétaires ont finalement mené une résistance plus visible contre Ben Salah. Mais ceux qui étaient dans les coopératives, ceux qui étaient les plus nombreux dans les coopératives, c'était les paysans. C'était des paysans pauvres et moyens. Et ça n'a

pas marché. En 1984 je faisais mon enquête à Bir Ali Ben Khelifa ; un paysan m'avait dit que quand la coopérative était arrivée, c'était comme une machine ou quelque chose comme ça. Il leur a dit "Voilà, j'ai quatre parcelles, prenez-en trois. Mais pour la parcelle qui est la meilleure et où j'habite, si quelqu'un y entre je sortirais mon fusil et je le tuerais. Allez-vous-en, prenez les trois autres !"

**Habib**

**Et ça s'est arrangé comme ça ?**

Mouldi

Et ça s'est arrangé comme ça. Après, le projet a échoué. Il y a aussi quelqu'un d'autre qui était khammès (travailleur au cinquième), il travaillait chez un grand propriétaire devenu le directeur de la coopérative. Il m'a dit, comment moi, hier khammès, je deviens maintenant associé à sidi Belgassem ? Ça n'a pas de sens !.

**Habib**

**Ça c'est l'absence de la connaissance anthropologique.**

Mouldi

C'est pour cette raison que j'ai dit, il y a deux ans, que les instances locales, les conseils locaux promus par Kais Said, sont une bonne chose du point de vue politique parce qu'elles donnent la parole aux oubliés et on peut en discuter. Mais ceux qui l'ont promu n'ont pas étudié ce genre de problème. On en parlera peut-être si tu veux.

**Habib**

**On continue à répéter les mêmes choses. Mais à partir de là, donc, tu as commencé par ce grand thème des changements sociaux qui est important, qui est fondamental dans la société tunisienne.**

Mouldi

Maghrébine.

**Habib**

**Maghrébine, même. Et tu t'es diversifié vers d'autres thèmes. Tu n'es pas resté mono...**

Mouldi

Mono-Olivier ! Non. Dans cette recherche, j'ai rencontré l'anthropologie maghrébine au sujet des tribus et du maraboutisme. Quand les français sont arrivés, ils ont posé trois questions : qui sont les propriétaires des terres ? c'est une question juridique, mais en réalité économique. Qui est armé, même d'une façon rudimentaire et peuvent nous nuire ? Qui pouvait conduire un mouvement de résistance ? Et qu'est ce qu'ils ont fait ? Ils ont fait une nomenclature des tribus, une nomenclature des confréries et ils ont répondu à la question "qui est propriétaire ?" En fait toute l'anthropologie maghrébine, même après l'indépendance, était restée prisonnière des questions de ce contexte mental. On travaille sur les confréries et les tribus, les tribus comme une *chose* qui a une existence

métaphysique. Les questions qu'on posait étaient presque les questions de la colonisation un peu plus développées grâce au développement même du champ anthropologique.

C'est ça ce que Bourdieu appelait "l'habitus colonial", dans le "Mal de voir" de l'université de Jussieu. Et si Gellner a travaillé sur les tribus, etc., on a cru que c'était une simple question anthropologique. En fait c'était une vieille question coloniale. La propriété foncière, les confréries et les tribus étaient des questions coloniales (surtout France Angleterre). Ces trois questions n'étaient pas posées avant 1881, du moins pas de la même façon. Il n'y avait pas les sciences sociales au sens moderne.

Je vais enchaîner. Quand j'ai rencontré la question des tribus, elle ne m'a pas paru telle que Pritchard et Gellner en parlaient. Donc c'était une question pour moi. Aussi les confréries. Au début de l'époque coloniale on avait fait la nomenclature des confréries parce qu'il y avait un mouvement de résistance conduit par certaines confréries. Mais par la suite, comme la résistance était terminée ou plutôt passée dans les villes, on a commencé à penser que la religion des zaouia c'était de l'islam de l'hérésie récusé par les savants musulmans, ou de l'islam populaire, etc.

Moi, j'ai travaillé différemment et c'est pour cette raison que je suis allé en Libye où j'ai enseigné à l'université. L'histoire de la Libye est, bien que le pouvoir politique soit citadin, globalement bédouine et confrériste aussi. L'objet de ma thèse d'Etat sur ce pays était les modèles de production du pouvoir politique, avec comme titre "Les origines sociales de l'État moderne en Libye, individus, groupements, et production *zaamatique* ("leadership" si tu veux) du pouvoir". Pour moi, le travail sur la *zaama*, sur le leadership, m'a permis de comprendre comment et pourquoi dans un mouvement, il n'y avait pas des tribus bien définies et unies, mais un chef et des groupements différents qui se fusionnaient et qui se séparaient selon les contextes du mouvement. Une fois le mouvement fini, ils se dispersaient. Parfois ils étaient localisés dans une région, parfois ils étaient en mouvement, comme les Ouled Slimane qui se déplaçaient entre Syrte et le Tchad parcourant en aller-retour 2000 kilomètres. Et alors qu'ils sont pensés selon l'anthropologie comme des tribus unies, l'État libyen et l'État tunisien d'avant la colonisation ne les pensaient pas comme tels, sauf dans les carnets d'impôts, c'est-à-dire qu'ils les considéraient seulement comme des unités d'impôts. À l'intérieur, ils ne les voyaient pas comme des groupes unis. Ils les voyaient comme des familles, une notion qui avait le sens de lignage. Et ces familles avaient des généalogies différentes, dont ils connaissaient bien les origines grâce aux *nassebs* (les fins connaisseurs des généalogies, fussent-elles truquées), et l'État avaient les meilleurs *nassebs*.

## **Habib**

### **Ceux qui trouvent les liens.**

#### **Mouldi**

Quand il y avait une résistance, un conflit ou un problème, on ouvrait les plaies. On disait ceux-là ne sont pas de ce groupe. Alors on commençait à créer des conflits et si le leader du groupe n'était pas docile et n'acceptait pas l'allégeance, on faisait sortir quelqu'un d'autre, on lui envoyait des burnous, de l'argent, et c'est lui qui se chargeait de faire disparaître l'autre. Le sort du fameux Ghouma Mahmoudi a été ainsi décidé en 1858, après un combat contre l'Etat ottoman à Tripoli pendant 20 ans. L'État ne pense pas les tribus comme

l'anthropologue les pense. Il les pense en tant que groupements, une agrégation de familles-lignages qu'on peut facilement dissocier.

**Habib**

**Est-ce que l'État tunisien n'est pas allé trop loin en carrément effaçant cette question de tribu ?**

Mouldi

En 2011, j'ai demandé à Abdelhamid Henia, dans le cadre d'un projet d'enquête sur la révolution à Sidi Bouzid et Kasserine d'écrire un texte qui analyse les rapports entre l'État tunisien et cette région. Il a montré que depuis le 18e, l'État avançait aux dépens des résistances locales. Le moyen c'est l'impôt. Jusqu'à ce qu'on soit arrivé à imposer des impôts par tête adulte. On a individualisé les impôts. Mais la colonisation a achevé le processus en désarmant les bédouins, les ruraux en général, et en transformant les structures agraires. Aujourd'hui, l'hymne national dit : «*namoutou, namoutou wa yehia el watan* » (nous mourrons nous mourrons mais que la patrie vive !) et non pas que la tribu «*Jlas* » ou «*Frachich* » vive !

**Habib**

**Mais d'autres États ont fait des expériences différentes. Au Maroc, la tribu existe encore officiellement.**

Mouldi

Disons que la tribu des anthropologues existe dans les livres. La tribu du makhzen existe en tant qu'agrégation de familles et de groupements. Mais en réalité, même le travail de celui qui a écrit "Les Berbères et le Makhzen", Robert Montagne, si on lit bien, profondément, il y a beaucoup de référence à des actes d'individus ou de petits groupes. Ce n'est pas vrai que "ses tribus" se comportaient comme des pièces de jeu d'échecs ou de jeu de dames. Hammoudi qui a écrit beaucoup de beaux textes sur la tribu a écrit aussi un texte où il montre que l'État colonial a apporté avec lui le concept de tribu.

Et déjà Berque a écrit un fameux texte sur la notion de tribu en Afrique du Nord, et Bourdieu aussi a écrit un très beau texte critiquant Cuisenier qui a cru aux idéaux de la parenté. En fait, la parenté, c'est comme un élixir que tu verses sur des noyaux de familles ou d'individus, et du coup tu les rassembles et tu en uses comme des unités homogènes. Aujourd'hui, c'est plutôt l'économie qui fait les groupes, et on ne parle plus d'alliances.

**Habib**

**Ah oui, ça c'est clair. Mais j'ai un autre exemple sur cette question-là, sous forme de question. Tu te rappelles, il y a quelques années, il y a eu ce conflit entre les tribus Haouya de Beni Khadeche et les Mrazig de l'autre côté, autour du puits dans le Dhahar tunisien. Il y a eu deux, trois morts, je crois, quelque chose comme ça. Et ce n'était pas un conflit entre deux tribus ?**

Mouldi

Alors, est-ce qu'une enquête a été faite ?

**Habib**

**Non, bien sûr.**

Mouldi

Non ! Parce que si tu observes de l'extérieur tu auras rapidement la réponse. Juste tu ouvres le tiroir de l'anthropologie maghrébine classique, tu sors la tribu et tu expliques les choses. C'est comme un joker. Mais est-ce que quelqu'un est allé voir ce qui s'est passé ? Les meneurs, qui sont-ils ? Étaient-ils soutenus de l'extérieur ? Quels étaient leurs intérêts ? Est-ce qu'on a demandé à des gens qui n'ont pas participé aux événements pourquoi ils n'y avaient pas participé ? Toutes ces questions vont faire sortir d'autres choses. Quand on ne fait pas d'enquête, on a une réponse toute faite. Si on fait l'enquête, on commence à réfléchir autrement. Je vais vous donner un exemple vraiment instructif. Vous savez la fameuse thèse de Pritchard, "The Sanusi of Cyrénaïca". Vingt ans après, il y a eu quelqu'un, un Russe marxiste, qui est venu enquêter sur la même région. Eh bien, il a pensé toute cette histoire en termes de classes sociales. Il a dit que la *senoussia* est l'expression de la naissance d'une classe sociale de gens qui ne sont plus nomades.

Après il y a eu Peters qui a travaillé sur la même région. Il a dit que Pritchard avait dit que les zaouia se trouvaient dans lieux séparant les tribus. Pour lui ce n'est pas vrai, les zaouia se trouvaient plutôt sur les chemins de commerce. Et il a pensé le phénomène politique en termes de clients ; il n'a pas eu besoin de l'échafaudage de Pritchard. En fait, Pritchard a beaucoup pompé un Cheikh Senoussi qui a écrit un livre qui n'était publié que dans les années 50. Enfin, encore plus tard, un autre anthropologue, Benkhe, un américain, a travaillé sur les mêmes questions et dans la même région. En conclusion, il a dit que le fond du système social de ces bédouins n'était ni les corps tribaux, ni les zaouia, ni le commerce, c'était une question environnementale ! Pour lui les conditions environnementales guidaient les gens de Cyrénaïque en hiver plutôt vers sud, vers le désert. En été c'est l'inverse, ils cherchent l'eau au nord. Et tout le mouvement, toute la structure, toutes les alliances ont pour objet la gestion de ce mouvement. Donc, vous avez là quatre thèses sur la même question et la même région.

**Habib**

**Et Mouldi Lahmar, qu'est-ce qu'il dit ?**

Mouldi

Mouldi Lahmar dit que la *senoussia* est l'une des formes de construction du phénomène politique en Libye précoloniale. La *senoussia* était un mouvement dont le chef, Cheikh Senoussi, était un *mousleh*, un réformateur qui puisait ses idées dans la religion musulmane et c'est autour de cette idée qu'il a construit son groupe. J'ai montré que dans l'histoire de la Libye, il y a eu trois formes, trois mécanismes, de production du phénomène politique. Le premier mécanisme est celui du leadership militaire. Dans l'État ottoman ceux qui gouvernaient étaient des militaires, il y avait toujours un leader qui, avec des suiveurs intéressés, prenait le dessus sur les autres, et les tuait. Ali Pacha Karamanli a tué 300 soldats et officiers turcs pour devenir, pour fonder, comme les Husseinites en Tunisie un pouvoir familial. C'était la même période, 1705-1711. C'était un modèle de leadership militaire citoyen. Son pouvoir vivait de l'impôt de l'intérieur, surtout sur le commerce caravanier du désert, de la course dans la mer et des razzias qu'il organisait contre les faibles.

L'autre mécanisme, c'est le mécanisme bédouin. C'est le leader bédouin, au sens khaldounien du terme.

Le troisième type, c'est le leader maraboutique. En 1951, c'est un leader maraboutique qui était arrivé au pouvoir. Pour les deux autres, le premier était éliminé par la colonisation italienne, le deuxième était achevé après avoir désarmé les bédouins.

Il leur est resté un mouvement qu'ils n'ont pas pu dominer, parce que c'était une idée, un projet politique couvert par le soufisme. Et en fait, avant que la Turquie ait quitté en 1912 la Libye avait gardé son drapeau élevé au-dessus de la zaouia senoussia à Kofra.

Alors, la modernité de l'État libyen c'était la possibilité, ou le fait historique, d'avoir éliminé les trois modèles décrits, et de n'avoir gardé qu'un seul modèle qui dominait tout, c'était le modèle de Kadhafi dont la spécificité était que son leader était un militaire d'origine bédouine et non citadine. Mais Kadhafi n'était pas très loin du modèle Senoussi puisqu'il se comportait comme un cheikh de zaouia déguisé en guide inspirateur révolutionnaire, qui n'était ni élu ni nommé, et donc, comme un marabout on ne pouvait pas le destituer. Il disait "je ne suis pas président. Je suis un guide." Un ami m'a dit que Kadhafi a cherché, à la fin de sa vie, une origine maraboutique. Il a essayé de fabriquer un arbre généalogique qui faisait de lui un Cherif dont les origines remonteraient jusqu'au Prophète Mohamed !

### **Habib**

**Et qui lui donnait une autre légitimité. On va revenir à la Tunisie parce que malheureusement, c'est passionnant, mais le temps va trop vite. Tout ça c'était passionnant. Mais tu as aussi fait des choses sur la Tunisie, tu n'as pas travaillé que sur la Libye, évidemment. Et moi, de tout ce que tu as fait en Tunisie, j'ai envie de t'interroger un peu sur le travail que tu as fait ici, immédiatement après la révolution, au moment du débat sur la révolution, comment c'est arrivé, qui a participé, qui l'a faite, et ainsi de suite. Ces grandes questions qu'on a eu le temps de débattre pendant quelques années, après 2011. Toi, tu as apporté une contribution, avec l'équipe avec laquelle tu as travaillé, l'enquête autour de Sidi Bouzid. Parce que là, tu parlais d'enquête tout à l'heure, et je suis absolument d'accord avec toi que sans enquête, il n'y a pas grand-chose en réalité. Et donc, est-ce que tu peux nous parler de cette expérience de l'enquête sur les origines de la révolution et ton travail sur Sidi Bouzid et autour ?**

### **Mouldi**

D'abord, je voudrais te dire que j'ai fait une étude, avant la révolution, sur Sejnane, sur l'artisanat paysan. J'ai essayé de montrer que le marché, donc le capital, a sélectivement déconstruit les structures paysannes. Il a laissé l'artisanat de poterie et il a détruit le reste. Cette idée, d'ailleurs, m'a fait revenir à Mauss d'une manière un peu anecdotique. J'avais posé une question aux paysans de Sejnane : est-ce que vous consommez du beurre "authentique" fait localement, "beurre arbi", Si oui est-ce que vous le fabriquez, vous l'achetez, comment vous l'avez eu ? Eh bien, 30%, ont répondu qu'ils l'ont eu en don. Et donc 30% du marché du beurre était un marché de dons, de dons et de contre dons. Et cette idée est au cœur de mon travail actuellement sur l'idée de dignité.

Bien. Je reviens à Sidi Bouzid. Mes recherches reposent toujours sur des enquêtes. En 2011 tout le monde a commencé à analyser la révolution, certains ont commencé à lire des livres et à projeter toutes leurs idées d'intellectuels sur ce qui c'est passé. Intellos de l'avenue de

Bourguiba, excuse-moi, et ils ont commencé à produire du savoir sur la révolution alors qu'ils ne sont jamais allés à Sidi Bouzid. Moi, je suis sociologue et j'aime les enquêtes. Alors, je me suis dit, sans enquête, je ne dirais pas un seul mot sur des faits. Donc, j'y suis allé, j'ai construit une équipe et nous avons fait une enquête.

**Habib**

**Tu vois, je t'avais dit que tu étais maoïste. Parce que c'est Mao qui a dit sans enquête, il n'y a pas de droit à la parole !**

Mouldi

Tu vois, tu me le dis ! Et donc, j'ai construit une équipe et j'ai pu avoir de l'argent pour faire le travail. On a fait une très grande enquête sur Sidi Bouzid. On a ratissé large. D'habitude, les enquêteurs prennent, pour toute la Tunisie, 1200-1400 enquêtes. Nous, pour les deux gouvernorats seulement, on a fait 1200 interviews par questionnaire. Pendant l'enquête, je suis allé là-bas plusieurs fois. Je restais parfois une semaine à circuler, à voir partout, à poser des questions à des destouriens qui étaient déchus politiquement à l'époque, à des syndicalistes, à des leaders de manifestations, partout je posais des questions. Et donc, l'idée qui, finalement, m'est venue, selon les enquêtes, c'est que c'est une révolution qui cache dans le discours des origines rurales. Parce que la ville de Sidi Bouzid, c'est 60 000 habitants, je pense. C'est une ville rurale et Kasserine pareil. Donc culturellement, anthropologiquement, ce sont des villes rurales. C'est-à-dire au niveau de la culture, de la façon de voir, etc. près de la moitié de la population agissant dans la ville habite à campagne et vient travailler en ville. Tout le monde a une parcelle dans la campagne. Et tout le monde y a des parents qu'ils sont en train d'aider, etc. Bouazizi lui-même, son histoire est une histoire de paysan dépossédé. Parce que les gens ne savaient pas que Bouazizi, au début, il travaillait dans une exploitation agricole chez son oncle qui était un médecin ou quelque chose comme ça. Ça n'a pas marché et la banque a vendu leurs terres. Et donc, Bouazizi est finalement un dépossédé.

Mais le plus important, c'était d'avoir une idée claire sur ceux qui étaient dans les rues et pourquoi ? Et quels sont les slogans ? Et quelle est la position des femmes dans tout cela ? C'est très intéressant. La Tunisie a profondément changé. Parmi les diplômés qui étaient chômeurs et qui étaient le fer de lance des manifestations, c'était moitié-moitié garçons et filles, 70% des filles diplômées chômeuses ont participé au moins une fois aux manifestations. C'était aussi la même proportion pour les garçons. Et puis il y avait les instituteurs, les professeurs, les fonctionnaires de l'État, c'était des gens qui se révoltaient contre leur État, contre le parti-Etat, etc., Et donc, je commence avec toute l'équipe, avec mes amis, chacun travaille sur une question. On avait fait un scanner des manifestants, on connaissait même leur niveau d'instruction. Aussi 25% des femmes au foyer y ont participé, directement, dans la rue. Et le scoop, c'est que 25% de ceux qui sont membres du parti au pouvoir, du *Tajammoa*, Rassemblement Démocratique Destourien (RCD), y ont participé. C'est pour cette raison que lorsque le directeur du parti est allé là-bas, les gens du parti lui ont dit : ce sont nos enfants qui sont dans la rue. Il est rentré bredouille. Il n'a rien pu faire. Donc, C'est très intéressant.

Mais à un autre niveau il y avait une question assez complexe : beaucoup de chercheurs disaient que ce n'était pas une révolution, c'était des manifestations, un soulèvement, une révolte, etc. Ils allaient voir le récit de la révolution française, le récit de la révolution russe,

le récit de la révolution cubaine et je ne sais quoi encore et après ils viennent dire : est-ce que les éléments qui ont fait que ces révolutions soient telles existent ici ? S'ils n'existent pas, ce que n'est pas une révolution. C'était une question à penser vraiment sérieusement. Pour moi chaque époque a ses révolutions, et chaque révolution a ses caractéristiques. Et puis, les historiens ont montré que la révolution française a commencé spontanément. Il n'y avait ni parti, ni leader, ni rien du tout. Et ce sont des grands historiens qui ont dit ça. Pour moi, la révolution, c'est un processus. C'est-à-dire que depuis 2011 un processus révolutionnaire s'est déclenché, qui ne va pas s'arrêter de sitôt. Et tu vois, partout, ça revient : une fois au Maroc, une fois en Syrie, une fois au soudan, en Égypte. Je pense que c'est quelque chose de 30 ans ou de 40 ans, un mouvement qui fonctionne jusqu'à ce qu'on arrive à mettre en place ce qu'on voulait qui soit là.

**Habib**

**L'étape actuelle qu'on vit depuis 2019, C'est une étape ou c'est la fin du processus ?**

Mouldi

Non, non, ce n'est pas la fin. C'est une étape dans le processus. Mais ce qui m'amuse un petit peu et me rend un peu aussi à la fois perplexe, c'est qu'une partie de l'opposition tunisienne est d'accord avec le projet de Kaïs Saïed. Au moins sur trois thèmes. La souveraineté du pays, le modèle économique à changer et la lutte contre la corruption. Eh bien, lui, il dit que ce sont *khawana*, des gens vendus à l'étranger. Et eux disent : non c'est lui qui veut travailler tout seul, il n'est pas démocrate, sans parler de ceux qui nient totalement que la Tunisie a connu une révolution contre le pouvoir en place depuis des décennies.

En fait, avec une petite expérience d'observation directe, le gouvernement de Béji était à mon avis un très mauvais gouvernement, une étape très mauvaise pour le pays, et je la connais un tout petit peu de l'intérieur parce que j'y connaissais des gens et j'ai discuté avec eux, etc. Une grande partie de ceux qui sont aujourd'hui mécontents ne sont pas démocrates, simplement n'ont pas trouvé leur place et surtout le profil de groupe politique qui leur convient, le style sociologique et culturel. Aussi ils trouvent que Saïd n'est qu'un intrus n'ayant pas les compétences et le profil requis pour une présidence « majestueuse ». Est-ce qu'ils ont une alternative aux modèles de Ben Ali et de Béji ? Sincèrement je n'y crois pas. C'est d'ailleurs ça qui explique leur manque de popularité.

**Habib**

**Aujourd'hui aussi, c'est valable.**

Mouldi

A l'époque de Béji, chacun a été récompensé, etc. Est-ce que ça veut dire que la manière de Kaïs Saïed de travailler est la bonne ? Pas du tout. D'abord, On a créé un climat de peur, un climat d'absence de liberté d'expression et de réflexion. Mais en même temps, comme une grande partie de l'opposition n'a pas de projet, son discours est aussi un discours d'insultes. Et ceci ne fait pas un projet politique, jusqu'à maintenant il n'y a pas de projet explicite, clair et cohérent qu'on peut évaluer. Aussi, il n'arrive pas, ou ne veut pas, ou ne pense pas à associer à sa politique des forces vives, prêtes à travailler avec lui après la mise ensemble d'un programme général de travail.

**Habib**

**D'accord. Ce qui m'intéressait, c'est cette enquête réalisée. Et à ma connaissance, à part des enquêtes personnelles, j'en ai fait aussi à Sidi Bouzid, d'autres l'ont fait. Il y a mon étudiante Mathilde Fautras qui a fait sa thèse sur Sidi Bouzid et d'autres choses. Mais de grandes enquêtes avec questionnaires qui ont touché des centaines de personnes, à ma connaissance, c'est la seule ?**

**Mouldi**

Oui, peut-être dans le monde arabe, oui.

**Habib**

**Pour la Tunisie, c'est la seule, à ma connaissance, d'où l'importance de ce travail fondamental. Après, comme toutes les conclusions, tout est discutable. Il n'y a pas de *haram* dans le débat et dans la discussion constructive. Mais Mouldi tu as aussi été professeur. On ne va pas chercher dans les détails, tu as été professeur à l'Université de Tunis 9 avril si je ne me trompe pas, et tu as assuré tout un travail d'enseignement, d'encadrement, et ainsi de suite, tu as encadré des thèses aussi. Et j'ai une question sur une partie de ta vie professionnelle. Je sais que tu es allé pendant quelques années dans un pays du Golfe, au Qatar, comme professeur d'université. Tu vas me dire peut-être quelques mots sur cette expérience elle-même, où, comment, avec qui, ainsi de suite. Mais est-ce que cette expérience, pour l'anthropologue, sociologue que tu es, t'a apporté quelque chose intellectuellement parlant ? Est-ce que ça a été important ?**

**Mouldi**

Absolument. C'est une très bonne expérience et très riche. D'abord, l'université, là-bas c'est du sérieux. Je dis ça, peut-être c'est banal, car qu'est-ce que ça veut dire, sérieux ? Sérieux, c'est d'abord que les enseignants viennent à l'heure. Ça, c'est important. Aussi ils ne s'absentent pas. Les étudiants ne s'absentent pas, et il y a un contrôle contenu sur ces choses. Et donc, quand on va à l'université, ce n'est pas quelque chose de secondaire. Parce que dans mon expérience en Tunisie, j'avais beaucoup de collègues pour qui le travail à l'université était secondaire. Non, là-bas, c'est l'essentiel.

Deuxièmement, les professeurs sont tenus de produire. Ils sont professeurs-chercheurs. Professeurs, merci, vous avez donné des cours, vous avez suivi des étudiants, encadré des étudiants, etc. Bravo, très bien. Maintenant, qu'est-ce que vous avez produit ? Quels sont vos projets ? Et pas seulement ça, où vous les avez publiés ? Est-ce que c'est dans un truc que personne ne lit ou ce sont des journaux et des maisons d'édition sérieuses ? Donc, c'est sérieux.

Troisième chose, c'est que les professeurs viennent d'horizons différents. Certains viennent d'Amérique, d'autres du Canada, d'autres de l'Angleterre, d'autres d'Allemagne et d'autres du monde Arabe : Égypte, Liban, Jordanie, Soudan, Maroc, Tunisie, etc.. Et donc, c'est une communauté qui est hétérogène et l'interaction intellectuelle et même humaine était généralement bonne.

Quatrième chose, c'est l'infrastructure. Quand vous dites à un étudiant, vous allez chercher ce livre à la bibliothèque, il le trouve. Et si le bibliothécaire ne fait pas venir le livre demandé, il est mal vu et même "puni".

Et cinquième chose vous avez un bureau, le téléphone, l'ordinateur, vous êtes branché, vous connaissez tout ce qui se passe, et il y a des conférences partout, toute l'année. Donc vous ne chômez pas. Et quand vous allez à la fac, vous allez à 9h du matin, vous rentrez à 5h de l'après-midi, si ce n'est pas à 8 heures du soir. Les professeurs sont aussi notés par les étudiants, et l'administration tient compte de la note que donnent les étudiants à leurs professeurs. Mes étudiants m'ont écrit quelque chose de très touchant au moment où je partais, et j'en suis fier. A l'institut de Doha on n'a pas le *undergraduate*, on a juste le master et le doctorat. C'est absolument différent et il n'y aucune comparaison avec mon université la plus vieille de Tunis. C'est dommage.

L'autre facette, c'est que la société Qatarie était restée fermée pour moi. C'est-à-dire qu'en tant que chercheur, je n'ai pas pu faire de recherche sur la société Qatarie. J'ai fait des tentatives et j'ai rebroussé chemin, j'ai arrêté le projet.

**Habib**

**Tu as une explication ?**

Mouldi

La société Qatarie, c'est au maximum 300 000 personnes parmi 2 800 000 personnes. Donc c'est très peu. Quand vous voyez un Qatari habillé avec son vêtement blanc, etc., c'est comme quand vous voyez à Tunis une femme avec le *sefsari*. Ils ne sont pas nombreux. Ils gardent jalousement leur costume traditionnel, et la *jallabya* est obligatoire pour les femmes. C'est pour se défendre culturellement. C'est dans tout le Golfe, c'est vrai que c'est un style, mais en réalité, c'est un moyen d'autodéfense culturelle. Et donc, cette société est fermée aux étrangers.

**Habib**

**Ils savent qu'ils sont en danger ? Enfin, ils ont conscience qu'ils sont en danger ?**

Mouldi

Bien sûr, bien sûr. Ils sont peu nombreux. Donc, si vous considérez cette société de 300 000, vous avez 100 000 ou 150 000 jeunes de moins de 18 ans, vous n'avez pas beaucoup de chance de les rencontrer sauf à l'université. Et si vous avez encore 100 000 vieux et de gens qui ne sortent pas, qu'est-ce qu'il vous reste ? Les autres sont ou dans la banque ou dans le pétrole ou dans l'armée ou dans la police et donc vous ne les rencontrez pas beaucoup. A cause de ça une rencontre avec un Qatari est potentiellement politique. Dans tout le Golfe. C'est vrai que j'ai eu des amis qataris, je suis allé chez eux, etc. Et je dois dire que les Qataris sont très gentils. Ça, c'est un mot, pour un sociologue, un peu bizarre. Mais ils ne sont pas agressifs. Ils sont calmes, en général. Et ça, c'est sympa. Ce n'est pas comme ce qu'on me dit à propos de l'Arabie Saoudite. J'ai visité le Koweït et ce sont des gens assez instruits. Ils sont plus anciens dans leur université. Et donc, moi, comme arabe, je n'ai pas pu faire d'enquête sur une société arabe, alors que des étrangers le font. J'aurais pu le faire, mais le faire sur des choses qui, pour moi, ne sont pas anthropologiques, ni historiques, ni rien du tout. Par exemple, travailler sur l'école, travailler sur la santé, travailler sur des choses d'ingénierat. Des thèmes importants, mais qui ne sont pas les miens. Je me rappelle une excellente étudiante Qatarie qui m'a demandé si on pouvait s'associer pour travailler sur la tribu qatarie. Je lui ai dit oui, mais je suis allé me renseigner et on m'a dit de faire

gaffe, que ce n'était pas la peine de faire ça. Et donc je ne l'ai pas fait, Alors que des américains l'ont fait !

**Habib**

**D'accord. J'ai une dernière question que je pose à tout le monde. Elle n'est pas grave, mais l'actualité me l'impose. J'en ai oublié plein, de questions, parce que j'aurais encore tenu trois heures avec toi, mais il faut arrêter un moment. Ma dernière question, c'est la même pour tous les gens que j'ai interviewés. Ça concerne Gaza. Qu'est-ce que tu peux dire sur ça ?**

Mouldi

D'abord, une chose importante. Israël a toujours essayé de fabriquer un récit qu'elle vend, c'est que c'est une société démocratique, et quand on dit démocratique, c'est aussi humaine. Maintenant, on ne partage rien d'humain avec Israël. On ne se partage pas des valeurs humaines, puisqu'ils ont tué des gens qui n'étaient pas armés, des enfants, des femmes, des vieux, ils ont violé des femmes, des filles, ils ont détruit des mosquées, des universités, des cathédrales, enfin des lieux de prière chrétienne. Ils ont détruit des écoles, des hôpitaux. Qu'est-ce qu'on peut partager avec eux ? Non. Pour moi, ils sont sous-développés moralement et ils sont sauvages et primitifs, tous ces mots je les mets entre guillemets, parce que ce sont les mots que la colonisation a utilisés pour nous décrire. Nous sommes des sociétés primitives, archaïques, sauvages, eh bien Israël, c'est un pays sous-développé moralement, sauvage, archaïque, dans sa façon de voir l'autre et le monde, et tous ceux qui l'ont aidé sont aussi moralement des sauvages.

**Habib**

**Des anciens colons.**

Mouldi

Des sauvages. Israël, c'est le modèle de l'Amérique. En Amérique, on a exterminé les habitants du continent et on s'est mis à leur place. Et toute cette histoire du shérif et du cow-boy, c'était pour cacher ça. Et heureusement, heureusement que la démocratie est une bonne chose comme philosophie politique. Et la société civile américaine, la société civile britannique, européenne en général, espagnole, merci, grand merci à l'Espagne, ont dit non. Non, c'est un génocide et ceci n'a rien à voir avec tout ce qu'on a, toutes nos idées humaines, morales, etc. Ni la religion, ni la philosophie, ni rien du tout ne permet à des gens de faire ce qu'ils ont fait avec les Palestiniens. Maintenant, cette fausse paix, elle est fausse elle est faite tout simplement pour finir avec Gaza. C'est tout. C'est tout. Pas plus.

**Habib**

**Merci Mouldi. Je suis désolé, j'ai forcément oublié énormément de questions.**

Mouldi

Moi aussi. Ma mémoire est trouée et filtrée.

**Habib**

**Voilà, donc on est limités par le temps et ça a été agréable, enrichissant. Et merci, c'est un cadeau. Je prends ça pour un cadeau.**

Mouldi

Merci à vous aussi.